



Synonymes

de Nadav Lapid
avec Tom Mercier, Quentin Dolmaire, Louise Chevillotte,..
France/Allemagne/Israël – 2019 – 2h03

Judi 23 mai 2019 21h00

Dimanche 26 mai 11h00

Lundi 27 mai 19h00

Nadav Lapid met en place un dispositif audacieux sur la base d'un récit inspiré de son propre parcours. Cette œuvre peu consensuelle exerce un réel pouvoir de fascination.

Nadav Lapid nous avait éblouis avec *Le Policier*, implacable dénonciation des inégalités sociales dans la société israélienne, et surtout *L'Institutrice*, récit terrifiant d'une enseignante pensant avoir découvert un petit génie de la poésie et victime des reproches d'une communauté étriquée et ancrée dans ses préjugés. On attendait donc avec impatience son troisième long métrage de fiction, coproduction franco-israélienne tournée à Paris, et qui vient d'être récompensée par l'Ours d'or à la Berlinale 2019. Le réalisateur reste fidèle à sa thématique critique mais cette nouvelle œuvre prend une tournure plus radicale de par le comportement trouble de son personnage principal, les multiples ruptures de ton dans une histoire qui échappe à la simple linéarité, et une mise en scène âpre qui privilégie l'audace et délaisse l'approche consensuelle. Le film est en même temps quelque peu autobiographique puisqu'inspiré du parcours du cinéaste. Après des études de philosophie, Nadav Lapid avait souhaité quitter Israël pour s'installer à Paris, où il a vécu une existence précaire avant d'étudier le cinéma et de trouver sa voie. Le personnage central de Yoav est donc son alter ego, et n'est pas présenté a priori comme un être attachant auquel le public s'identifierait aisément.

Ancien soldat de Tsahal, Yoav débarque à Paris et squatte un appartement vide dont il avait l'adresse avant de se faire voler ses affaires. Nu comme un ver, il demande l'aide de voisins avant d'être secouru par un couple de jeunes bourgeois (Quentin Dolmaire et Louise Chevillotte) qui le bichonnent et entament avec lui un curieux rapport d'amitié et de séduction. Yoav s'est mis en tête de mettre une croix sur son passé israélien : refusant de parler hébreu y compris avec ses compatriotes, explorant les subtilités de la langue française avec un dictionnaire de synonymes, il tente de s'approprier une ville dont il refuse les aspects touristiques. L'une des forces du métrage est de montrer la souffrance de Yoav lorsqu'il réalise que le Paris idéalisé ne correspond pas au fantasme intériorisé, et qu'il ne parvient à s'identifier à aucune terre d'origine ou d'accueil... Dès lors, l'errance mentale et sociale du jeune homme est parallèle à un filmage le montrant déambuler dans les rues de la capitale, avec des plans qui ne sont pas sans évoquer le cinéma de la Nouvelle Vague auquel Lapid est resté attaché : « *Nous étions en équipe réduite, l'acteur, le chef opérateur, le preneur de son et moi-même. Cette intimité nous a permis de sentir réellement les choses. Je voulais que ces sentiments, ces tremblements soient ressentis aussi par le corps même de celui qui filme (...) ainsi que par le corps même de la caméra* », a déclaré le réalisateur dans le dossier de presse.

Synonymes n'est pas une œuvre confortable et ne saurait être réduite à un pamphlet visant la politique intérieure et militaire des gouvernements israéliens (la question palestinienne n'est d'ailleurs qu'implicitement abordée), ou une charge contre les humiliations subies par les réfugiés et expatriés, même si Nadav Lapid apparaît indiscutablement comme un cinéaste de gauche hostile au nationalisme et aux endoctrinements, de tous bords confondus. L'une des séquences les plus jubilatoires du film est à ce propos celle montrant une formatrice (Léa Drucker) dispensant des cours de civisme pour immigrés souhaitant adopter la nationalité française et leur expliquant notamment le symbolisme du coq. Un pur moment d'ironie surréaliste et d'absurde que n'auraient pas désapprouvé Ionesco ou le Buñuel du *Fantôme de la liberté*. *Synonymes* est enfin la révélation d'un grand acteur : Tom Mercier que le cinéaste a découvert dans une école de théâtre dégage un magnétisme et une présence à la fois brutale et vulnérable, expressive et réservée, qui laisse à penser qu'il est destiné à une belle carrière de cinéma. Gérard Crespo AvoirALire

Pour son premier film français, ours d'or à Berlin, l'Israélien Nadav Lapid s'imagine en jeune homme désorienté et désirable au cœur d'un maelström de contradictions, entre deux mondes, deux langues, deux sexualités.

Nadav Lapid a fait un film comme on enfonce une porte. La fin de *Synonymes*, ours d'or à Berlin, nous laisse dans l'incertitude de savoir si elle va s'ouvrir, cédant aux coups d'épaule de Yoav (Tom Mercier), son héros, qui semble avoir épuisé toute autre issue. Yoav, de toute façon, est sur le palier ou sur le seuil, toujours entre deux portes fermées, et le film aussi, qui n'est jamais rien d'autre que son personnage. Arrivant d'Israël à Paris, dans un appartement vide où il se retrouve nu et dépouillé de tout, Yoav est recueilli par deux jeunes Français, Emile et Caroline (Quentin Dolmaire et Louise Chevillotte), qui lui offrent entre autres de quoi se couvrir. C'est le défilé des habits qui commence et ne s'arrêtera plus, la quête obstinée d'une apparence qui convienne, mais voilà : ici, tous les vêtements sont des uniformes, toutes les chemises sont des drapeaux. Alors Yoav s'agite nu sur tous les seuils : entre Israël et la France, entre l'hébreu (qu'il refuse de parler) et le français (qu'il déclame). Et aussi entre l'homme et la femme, en prenant la place du tiers dans le couple formé par Emile et Caroline. Il trace sa route en zigzag dans un monde qui ne se distribue toujours qu'en deux, et où la série des couples semble infinie, comme autant de supports de projection, d'offres d'identification insuffisantes, incomplètes : encore et entre autres, le nationalisme ou la poésie ; le soldat et le juif ; l'actif et le passif (explicitement dans le film : la bite et le trou du cul), sans que tous ces couples de notions se recoupent exactement, en tout cas à première vue. Car *Synonymes* déborde de sens et d'interprétations étouffantes, et raconte la trajectoire impossible d'un corps masculin à travers la série de ces significations possibles, vues comme autant d'écueils ambigus, contre lesquelles Yoav se fracasse ou se révolte. Ce faisant, il ne raconte que sa propre trajectoire impossible, celle d'un film zigzagant lui-même à travers les dangers du sens, et se cherchant une forme cinématographique possible, uniforme introuvable ou toujours mis en pièces.

Miroirs

Il y a donc deux séries de synonymes dans *Synonymes*. D'une part, celle de cette synonymie absolue entre le personnage de Yoav et le film. Bien que tous deux fassent le portrait de leur auteur en jeune homme, cette équivalence va au-delà de la question de l'autobiographie, pour se tourner vers le spectateur. Se présentant nu, magnifique et tremblant devant nous, le corps de Yoav s'offre à toutes les projections possibles, et d'abord de la part des autres personnages, qui sont peut-être moins des points de vue extérieurs que des extensions virtuelles de lui-même, possibles miroirs où il se contemple, un moment, habillé comme eux. Or ce corps-là, au moment où il nous apparaît, dénudé, n'est pas neutre, il a déjà des attributs : des muscles de guerrier, un gros sexe, et ce trait qu'Emile ne manque pas, en portant son corps inanimé, de relever d'une réplique laconique : «*Circoncis.*» Emile et Caroline, qui désirent tous deux Yoav, appartiennent à la bourgeoisie française lettrée, forte de son capital culturel et financier - Emile est à la fois aspirant écrivain et fils de riche industriel, possédant quelque part une usine : bonne allégorie d'un cinéma français auquel le film emprunte, en virtuose ventriloque, toutes ses figures de style Nouvelle Vague, pliant les rues et les ponts de Paris à leur rythme sorti des années 60. D'autre part, Michel et Yaron, les hommes du Betar français, organisation d'extrême droite sioniste et bagarreuse, voient en Yoav un Israélien, un soldat, promis à un destin de héros, et il enfilera aussi, pour un temps, leur costume. Partout Yoav, ni juif ni soldat, pris entre la longue histoire des vaincus et la nouvelle allure des vainqueurs, n'a que son corps à offrir pour supporter et réfléchir toutes ces projections inconciliables - ainsi nous récite-t-il *la Marseillaise*, lors d'un absurde cours de nationalité française, tourné vers nous dans le halo de lumière du projecteur de la salle de classe, qui éblouit l'objectif en notre direction. Auréolé d'une alliance de cynisme et de lyrisme, chargé à bloc d'arrogance superbe et d'autocritique virile, *Synonymes* se dresse sans cesse devant nous pour mieux nous confondre sans oublier de nous séduire.

Boomerang

L'autre série de synonymes - ou faudrait-il dire «cinénymes» - qui préside à la structure du film (éclatée mais rayonnant autour de ce corps central) relève de ce que les dictionnaires appellent synonyme partiel ou incomplet : «terme qui ne peut se substituer à un autre que dans un contexte qui diffère selon de nombreuses variantes (intensives, stylistiques, historiques, géographiques, culturelles ou syntaxiques)», selon le toujours utile Trésor de la langue française. Termes de forme différente et de sens, non pas identique, mais voisin : c'est la série des couples déjà énumérés, tous ces segments bipolaires à l'intersection desquels Yoav et le film s'inventent et se désintègrent à la fois. Pour ne prendre qu'un exemple, la synonymie incomplète entre le national et le sexuel que propose *Synonymes* semble faire dysfonctionner le film en permanence, le menant sur un terrain glissant où la danse générale des interprétations, dont le film-Yoav ne tente que de se libérer, l'amène au bord de la chute.

Ces effets de sens concernent moins le scénario que la mise en scène. Ainsi des sous-entendus (homo)sexuels un peu courts : filmer une violente empoigne fraternelle entre deux paramilitaires nationalistes comme une scène de sexe, c'est appauvrir la vieille formule hitchcockienne (filmer les scènes d'amour comme des scènes de meurtre et vice-versa) pour dire que les cryptofascistes du Betar n'ont en fait qu'une envie, celle de se baiser entre eux. C'est l'un des moments, il y en a d'autres, où la critique politique du virilisme, charge qui est au cœur du film, se fait selon le plus viril des imaginaires. Or ces effets de court-circuit ne sont pas involontaires, mais semble-t-il proposés par le film en toute conscience, selon une forme d'ironie qui n'a d'autre but que d'entretenir le scandale et la contradiction à tous les niveaux, sur toutes les couches de réception possibles, pour les rendre impraticables, pour piéger le spectateur dans le réseau de ses propres projections. Ce piège est bien sûr censé être un délice : sans doute pourquoi, à propos de son premier film, *le Policier* (2011), quelqu'un a pu dire que Lapid était quelque chose comme «un Haneke joyeux» - ce qu'on ne pourra certes empêcher personne de prendre pour un compliment. Tout ce que vous projetterez sur Yoav vous reviendra aussitôt en pleine face comme un boomerang : c'est le mouvement de *Synonymes*, un film dont la grandeur et la bassesse apparaissent pour finir comme des termes de sens voisins. [Luc Chessel](#) Libération

Prochaines séances :

Breaking away de Peter Yates : jeudi 23 mai 18h30, dim 26 19h, lundi 27 14h ;

Séance exceptionnelle pour la première fois en salle en France : Mandy de Panos Cosmatos mardi 28 mai 20h

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ *

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)